

Il était une fois un pionner... l'Institut de psychothérapie du Québec (I.P.Q.)

marie-ange pongis khandjian

« Qui devient biographe s'astreint à mentir, à dissimuler, à embellir et même à cacher son propre manque de compréhension car on ne peut pas posséder la vérité biographique et celui qui la posséderait ne pourrait pas s'en servir. Dire la vérité est chose impraticable... » 31 mai 1936.

Lettre de Sigmund Freud à Arnold Zweig, ancien patient et correspondant assidu, qui aurait voulu entreprendre, pour le 80^e anniversaire de Freud, sa biographie.

Nous voilà prévenus... Retracer l'arbre généalogique, écrire l'histoire de vie (biographie) d'une vénérable institution âgée d'un demi-siècle, l'Institut de psychothérapie de Québec I.P.Q.), n'est pas une tâche aisée. Les premières difficultés rencontrées sont d'ordre méthodologique et concernent l'option à choisir. Il est possible de se situer du côté de *l'Histoire*, de se baser sur des données objectives, des points de repère factuels, des archives. Le risque encouru se trouver face à un texte ayant une solide, mais indigeste, ossature, au pouvoir soporifique certain. Une deuxième voie serait de partir de témoignages, avec tout ce qu'ils comportent de subjectif, donc de partiel et de partial, risquant alors de se laisser fasciner par un kaléidoscope d'*histoires* anecdotiques manquant d'unité. Mais là encore, comment choisir parmi les nombreux collaborateurs, étudiants, professeurs qui depuis cinquante ans ont fait partie de l'I.P.Q.? Tous et chacun ont leurs souvenirs, retravaillés par l'« oublieuse mémoire »¹ et retransmis à travers le filtre subjectif de leur vécu personnel.

Une difficulté supplémentaire — qui m'est propre celle-là — est mon statut d'« étrangère »² par rapport à l'I.P.Q.; contrairement au reste de l'équipe, je n'y ai pas été formée et y suis la dernière arrivée, il y a un peu plus de onze ans.

Dans le présent texte, j'ai fait le choix, de faire comme si je feuilletais « l'album de famille » de l'I.P.Q., tout en notant les interrogations qui me venaient à l'esprit; un peu comme si, reçue dans une famille d'accueil dont je partagerais une partie des valeurs fondamentales, je souhaitais y porter un regard « bienveillamment neutre » tout en étant critique.

J'y ai délimité trois époques. D'abord, celle des *clichés sépia*, délavés par le temps, qui dégagent une certaine raideur empesée due au sérieux et à la composition de bon aloi de l'époque. Puis, celle des *photos noir et blanc*, provenant d'un passé moins lointain, mettant en scène des personnages importants

de l'héritage familial mais que je n'ai pas connus, pour la plupart; j'espère qu'ils ne m'en voudront pas trop de ne pas les citer exhaustivement. Enfin, celle des *instantanés couleur*, correspondant aux dix dernières années, celles où j'ai participé aux... pique-niques, anniversaires et autres événements marquants.

Nul besoin d'insister sur le fait que cette « classification » artificielle n'est utilisée que pour baliser des repères temporels. Notre mémoire — personnifiée par les Grecs sous les traits de la déesse Mnémosyne — fonctionne bien sûr autrement; la boîte en carton ou gisent pêle-mêle photos, fleurs séchées, bouts de ruban, échantillons de parfums plus ou moins éventés, longues lettres ou petits mots gribouillés à la va-vite est une bien meilleure illustration du foisonnement des traces mnésiques et de leur constant remaniement (les Muses³, filles de Zeus et de Mnémosyne, symbolisent encore mieux la mouvance des souvenirs et leurs liens avec nos cinq sens); cependant pour un texte un tant soit peu structuré, l'album de photos est quand même plus...pratique!

Période « sépia »

En 1946, le D^r Henri Samson, jésuite, formé en psychiatrie à l'Université Catholique de Washington, directeur de l'*Adult Guidance Clinic* de Brooklyn, N.Y, de 1945 à 1949, ouvre à Montréal, au 1874, rue Sherbrooke, l'Institut de psychothérapie (IP) basé sur les théories freudiennes.

Dans les années 1947-1948, un petit groupe⁴ — médecins, éducateurs, travailleurs sociaux, psychologues — rattaché à l'Hôtel-Dieu de Québec, et animé par le D^r Samson, se réunit en fin de semaine, dans les locaux de l'hôpital et discute des incidences psychologiques de certaines situations médicales. En 1949, dans la Résidence des convalescents des dames Hospitalières de Saint-Augustin, à Sillery, ouvre un premier centre de services psychothérapeutiques, codirigé par Mère Ste-Jeanne-de-Chantal et Henri Samson, largement inspiré de la clinique new-yorkaise dans ses méthodes et son organisation. Les collaborateurs des premières heures se souviennent des allers-retours en train du Dr Samson entre New-York, Montréal et Québec, bâton de pèlerin psychanalytique à la main.

En 1953, l'Institut de psychothérapie s'installe au 77, rue Sainte Anne (en 1973 la maison, propriété des Ursulines, sera achetée avec l'aide financière des jésuites) et il habite toujours à la même adresse, presque un demi siècle plus tard.

La diversité des disciplines pratiquées par les professionnels qui en font partie ainsi que l'appartenance universitaire de plusieurs d'entre eux orientent rapidement l'I.P. vers la formation de psychothérapeutes. En mars 1952, l'École de Pédagogie et d'Orientation de l'Université Laval organise une licence en psychothérapie conjointement avec l'I.P. Le D^r Paul L'Archevêque est le directeur universitaire des études en psychothérapie et le D^r H. Samson est nommé professeur agrégé. Il sera chargé des cours de Technique psychothérapeutique, Psychopathologie, Études sur les Complexes et Technique de l'interprétation des rêves. L'I.P. prendra en charge les aspects cliniques de ce nouveau programme universitaire, le premier du genre à Québec.

À partir de 1965, l'I.P. se dégagera progressivement de son association avec l'Université Laval pour poursuivre, à son propre compte, ses activités en matière de formation des psychothérapeutes⁵. Cette association prend fin en juin 1970 avec la graduation du dernier étudiant inscrit au programme conjoint en vigueur à l'époque.

De cette période « Sépia » l'Institut a gardé des traces écrites « Les Cahiers noirs », relevés verbatim (depuis 1951 jusque dans les années 80) des discussions centrées autour de thèmes cliniques particuliers : l'*intake* (la première entrevue), les débuts de thérapie, le transfert et le contre-transfert, l'interprétation, l'insight, etc. De 1964 à 1971, *Lucidité*, feuillet mensuel auquel collaboraient professeurs et étudiants de Montréal et de Québec, prend la relève. Des articles courts tentaient de préciser la technique thérapeutique employée avec un patient donné, à un moment privilégié et important de la thérapie.

Dans les années 1960, les textes de Freud étaient une référence importante, certes, du point de vue doctrinal mais aussi ceux de Carl Rogers, Franz Alexander, Karen Horney, Michael Balint, etc. D^r Samson se référait beaucoup à des auteurs américains, tels que Ralph Greenson, Léopold Bellak, E. Bibring, Edith Jacobson.

Les comptes rendus des « surveillances de cas » (on parlerait aujourd'hui de supervisions) mettent en évidence que, lors des entretiens psychothérapeutiques, l'accent est mis non pas tant sur la recherche d'un diagnostic mais sur l'exploration de la trame affective centrale du patient. L'importance est donnée à l'établissement du lien thérapeutique entre thérapeute et patient. L'éclairage se focalise sur les conflits actuels perçus comme étant d'ordre interpersonnel et pure répétition de conflits psychoaffectifs vécus avec l'entourage dans le passé. Le but thérapeutique proposé est surtout l'autonomie du Moi entendue au sens de Rogers.

Période « noir et blanc »

En mai 1971, grâce aux conseils de l'avocat Jean-Marie Bouchard, à cette époque sous-ministre des Institutions financières et actuellement directeur de la Régie de la Santé, l'I.P. cesse d'être un organisme privé et se constitue en corporation publique à but non lucratif. L'Institut s'appellera désormais Institut de Psychothérapie du Québec, Inc. (I.P.Q.). Il obtient les lettres patentes du ministère des institutions financières qui l'habilitent, entre autres, à poursuivre les objectifs suivants :

- fournir les services professionnels de psychothérapeutes;
- enseigner la psychothérapie et décerner aux thérapeutes formés diplômes ou certificats, suivant les prescriptions du ministère de l'éducation;
- poursuivre des recherches scientifiques et en favoriser le développement.

Depuis lors, l'I.P.Q. continue à exercer les deux premières fonctions. Le premier programme d'enseignement théorique est mis au point. Les cours se donnent en fin de semaine exclusivement et s'étendent sur quatre ans, à raison de 15 crédits par année. Un examen de synthèse oral et une thèse écrite mènent à un diplôme de psychothérapie⁶.

Le programme d'étude des trois premières années suit les grandes étapes des découvertes de Freud. Pendant la dernière année, différents auteurs européens et

américains sont étudiés Anna Freud, Mélanie Klein, D. W. Winnicott, Margaret Mahler pour la psychologie de l'enfant. Franz Alexander et l'école de Paris (Michel Fain, Marty, De M'Uzan) pour la psychosomatique. Heinz Hartmann et Edith Jacobson pour la psychologie du moi. Erich Fromm, Clara Thompson, E. Bibring, Ralph Greenson, Karen Horney font également partie des auteurs étudiés.

À la théorie s'ajoute la formation clinique discussion individuelle ou en équipe du premier entretien, tentative d'établir un diagnostic clinique provisoire et de saisir le nœud conflictuel principal, présentation du travail thérapeutique et du diagnostic évolutif toutes les dix séances. Un minimum de trente *intakes* présentés en groupe est exigé au cours de la formation.

À mi-chemin entre théorie et pratique, des études psychocritiques d'œuvres littéraires contemporaines sont proposées aux étudiants. En raison de leur richesse dans l'art de traiter de thèmes humains, normaux ou pathologiques, ces œuvres rejoignent l'homme de tous les temps. L'étude de thèmes psychodynamiques aiguise la sensibilité de l'étudiant et le prépare à détecter les difficultés conflictuelles à travers le langage littéraire; la perspicacité à accueillir ce langage aidera le psychothérapeute en formation à développer l'aptitude à accueillir le langage clinique du patient.

En fait, l'I.P.Q. a depuis toujours attaché une importance particulière au langage. Dans plusieurs textes, les thérapeutes qui y ont été formés insistent sur la distinction entre différents langages. Le langage clinique est celui au moyen duquel le patient décrit ce qu'il est et ressent; le langage psychodynamique traduit les termes descriptifs du patient en termes de fonctionnement psychique, conscient et inconscient, et donne les moyens au thérapeute de poser un diagnostic clinique provisoire; le langage technique et thérapeutique s'appuie aussi bien sur la dynamique du cas que sur la situation transférentielle et permet au thérapeute d'intervenir de façon thérapeutique. L'étudiant s'engage aussi à suivre une psychothérapie personnelle avec un thérapeute de son choix, reconnu par l'Institut.

Les *Études en psychothérapie*, publiées de 1971 à 1973, prendront la relève du feuillet *Lucidité*. Plusieurs thèmes y sont abordés à travers l'expérience clinique de chacun le refoulement, le *working-through* (perlaboration), l'*acting-out*, les différents types de langage, etc.

On est loin de l'approche rogerienne des débuts. L'acquisition de la *Standard Edition* des œuvres de Freud et les difficultés apparemment insolubles que présentaient certains patients ont poussé l'équipe à se tourner plus résolument vers les profondeurs de l'analyse de la névrose infantile. Le Moi apparaît désormais situé au centre d'un conflit intrapsychique et non plus au carrefour de difficultés d'adaptation psychosociale ou interpersonnelle.

Le psychothérapeute à l'I.P.Q. se veut cependant différent de l'analyste-miroir, il prend une part active dans l'entrevue, à l'instar de Ferenczi et de Rank; il n'est plus seulement l'artisan du lien thérapeutique mais aussi l'objet du transfert sur lequel il s'appuie sans l'interpréter systématiquement et sans laisser la régression devenir trop intense.

À travers les différentes traces écrites de cette époque il m'a paru que la notion d'« expérience émotionnelle correctrice » amenée par Franz Alexander, sa vision psychosomatique, ainsi que les concepts de Heinz Hartman concernant le Moi sont privilégiés.

En 1985, le D^r Samson réduit progressivement sa participation aux activités de l'Institut de Québec; il n'y vient que deux fois par mois, mais continue son travail à l'Institut de Montréal. Il décède en septembre 1994.

Période « couleur »⁷

Depuis les années 1990, un mouvement d'ouverture vers l'extérieur se fait sentir⁷. Quelques thérapeutes — Michèle Blanchet-Bouchard, Cécile Dionne, Colette Leblanc, Alice Veillette et moi-même — deviennent membres de l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec (APPQ). Des conférences et des journées de travail données par des professionnels *outsiders* sont organisées, un programme de formation continue et « sur mesure » — cours, supervisions individuelles et/ou de groupe — est dispensé à des psychothérapeutes de la région, des textes sont publiés *extra muros*, un cours est donné par l'I.P.Q. à un groupe de psychologues de Trois-Rivières.

L'I.P.Q., en ce début du 21^e siècle, continue, bon an mal an, à former deux à quatre étudiants par année et à recevoir des patients — enfants, adolescents et adultes — pour des psychothérapies analytiques et des cures types.

Certains membres de l'I.P.Q., vous l'aurez peut-être relevé, ont allègrement passé du Sépia, au Noir et Blanc, à la Couleur et se préparent peut-être même pour la Photo numérique! Michèle Blanchet-Bouchard, Pauline Dubuc-Tremblay et Cécile Lafontaine-Dumont sont des femmes sur qui le temps et ses outrages semblent ne pas avoir de prises. À l'instar des Lou Andréa Salomé, Marie Bonaparte, et autres pionnières de la psychanalyse, elles ont œuvré activement pendant des années au sein de l'I.P.Q. et ont largement contribué à sa longévité.

Instantanés « inclassables »

Le moment est venu pour moi de laisser de côté l'album trop sage; quelques clichés instantanés ni tout à fait sépia ni tout à fait noir et blanc émergent de guingois du fouillis de la *boîte en carton* et semblent me tirer par la manche. Je ne résisterai pas au plaisir de vous les décrire.

Dans un numéro d'*Études* de 1973, une lettre d'André Godin, jésuite belge, psychanalyste en formation dans les années 1950, témoigne de sa collaboration avec le D^r Henri Samson.

Pendant sa formation, A. Godin rencontrait deux fois par mois Léo Bartemeier à Détroit pour faire contrôler les cures de deux patients de L'Institut de Psychothérapie. Il achevait aussi sa psychanalyse avec Gregory Zilborg à New York. Le samedi soir, le D^r Samson et lui se retrouvaient dans le train qui les ramenaient à Montréal et pendant les trois heures de trajet, André Godin faisait superviser ses autres cas de psychothérapies d'inspiration psychanalytique (P.I.P) par Henri Samson.

En 1955, de retour à Bruxelles, il conduit des cures classiques et met aussi en application dans des P.I.P. — lorsqu'il y a contre-indication à une psychanalyse —, ce qu'il a reçu comme formation à l'Institut de Psychothérapie.

Dans une lettre de 1995 (il a alors 80 ans) adressée à Cécile Dionne, directrice de l'I.P.Q. qui prépare le 50^e anniversaire de l'Institut, il souligne à nouveau combien ce bagage lui a été précieux.

J'ai pu, d'autre part⁹, consulter un document rédigé en 1973 par le D^r Raymond R. Morin, intitulé « Opération sciences de la santé. Dossier Psychothérapie. L'état des faits ».

Dans ce texte, le D^r Morin, médecin de famille pendant une décennie, responsable des services de santé de la Régie de l'Assurance-Maladie du Québec pendant deux ans, puis chargé d'enseignement au département de médecine sociale et préventive, fait le point sur ce qu'est la psychothérapie — d'inspiration psychanalytique plus particulièrement — qui sont les professionnels susceptibles de la pratiquer et quels sont les centres de formation existant à l'époque au Québec.

Le fait que, d'une part, l'I.P.Q. soit une des deux seules institutions privées formant des psychothérapeutes d'inspiration psychanalytique (avec le Centre d'Orientation à Montréal) et que, d'autre part, la formation qui y est donnée en soit une de qualité est fortement souligné.

Je me suis demandé pourquoi, quelques années plus tard, l'I.P.Q., replié sur lui-même, méfiant face à l'extérieur, dégageait — sans le vouloir — une aura de « chapelle » et semblait s'être presque totalement isolé du milieu psychothérapeutique québécois. En écoutant des collègues raconter leur vécu, j'ai aussi été frappée de réaliser qu'au fil des ans, plusieurs collaborateurs avaient quitté l'équipe. Je fais l'hypothèse — qui n'engage que moi — que ces deux constats, apparemment sans liens, auraient été entraînés d'une part par la personnalité du fondateur de l'I.P.Q., d'autre part par la structure et la philosophie de base de l'institution.

L'histoire de l'I.P.Q. a été indissociable de celle du D^r Samson. À l'instar de Freud qui a du défendre la psychanalyse, science et art naissants, dont il était le génial inventeur, Henri Samson a œuvré, toute sa vie durant, pour promouvoir la psychothérapie d'inspiration psychanalytique. Il a été, sans aucun doute, un des premiers à introduire au Québec les idées subversives freudiennes, et à les défendre contre vents et marées. On peut lui reprocher cependant d'avoir souvent établi des relations d'emprise avec ses collaborateurs, supportant mal les débats contradictoires et la confrontation de points de vue différents du sien. Individualiste, intransigeant et souvent ombrageux¹⁰, il n'a probablement pas su ou pu confronter sa propre façon d'interpréter Freud à celles d'autres collègues et les conflits de personnalité se sont multipliés.

Je me suis parfois demandée s'il avait été analysé ou si, dans une identification extrême à Freud, il avait considéré qu'une auto-analyse suffisait.

Il me faut cependant dépasser un niveau explicatif individuel étroit et situer l'arbre généalogique de l'I.P.Q. dans un contexte plus large. Un merci tout particulier à ma collègue Cécile Dionne qui m'a fait connaître « Le divan et le

prie-Dieu » de Marie Romanens, psychiatre et psychanalyste, qui fait l'historique de la méfiance réciproque entre psychanalyse et religion. Cet ouvrage m'a permis de mettre en perspective certains pans de l'histoire de l'I.P.Q, qui me paraissaient obscurs, dans le Québec des années 50-60.

S'appuyant sur une solide documentation, Marie Romanens se penche sur la violente opposition qui débuta dans les années 50 entre l'Église catholique et la psychanalyse, dès lors que celle-ci commença à exercer une certaine influence dans la société. À titre d'illustration lors du premier congrès international d'histopathologie du système nerveux, en septembre 1952, le pape Pie XII dénonça « le vice du pansexualisme » qui affectait « une certaine école de psychanalyse » et condamna « la transgression de la limite morale commise par cette école ». La psychanalyse choque, ses concepts mettent en péril un système de certitudes bâti depuis des siècles; l'Église la considère comme « doctrine dangereuse ». En fait la violence de l'inconscient effraie; le conscient, la volonté, l'élan religieux doivent le contrôler. En Europe, les premiers ecclésiastiques qui ont adhéré à la remise en question de la morale traditionnelle qu'effectuent les découvertes psychanalytiques ont été confrontés à de nombreuses difficultés; avertissements, recommandations et interdictions sont formulés le théologien Bernard Häring, les prêtres et psychothérapeutes Marc Oraison, et plus récemment Eugen Drewermann, affrontent tracasseries, procès, mises à l'index, interdits de prêcher, d'enseigner, de publier, de pratiquer des consultations psychologiques auprès de religieux.

Il est étonnant de découvrir, dans le contexte d'un Québec archi-catholique où les anathèmes devaient ressembler beaucoup à ceux décrits plus haut, que l'I.P.Q a été fondé par un prêtre et que l'équipe de départ était formée en grande partie de membres des communautés religieuses et soutenue par elles. On peut imaginer les difficultés rencontrées par le D^r Samson; elles ont probablement accentué sa propension au repli. Cependant la confiance qu'il s'est acquise en tant que psychiatre, parce que jésuite, lui a valu l'appui des communautés religieuses, plus particulièrement les Augustines et les Ursulines, ainsi que certains membres du clergé (conseillers en orientations, directeurs de collège, curés de paroisse, aumôniers de différents milieux); assurés que leur foi serait prise en considération, ils ont cru dans les bienfaits de la psychanalyse et ont constitué la première clientèle de l'Institut. Ils y réfèrent aussi des personnes qui n'auraient pas pu avoir accès à des services psychothérapeutiques sans un ajustement financier.

Le contexte décrit ci-dessus et le fait que la direction de l'I.P.Q a toujours été assumée par un religieux ou une religieuse apporte un éclairage particulier à un mode de fonctionnement modelé par la vie communautaire religieuse. Marie Romanens, à l'instar d'Eugène Drewermann dans *Les fonctionnaires de Dieu*, avance que le don de leur personne qu'ont fait prêtres, moines, religieuses, repose souvent sur une problématique extrêmement précoce la nécessité de préserver une mère (ou un substitut maternel) insécure et de jouer un rôle de sauveur auprès d'elle au dépens du développement de leur individualité. L'entrée dans un ordre

religieux, le « sacrifice » de soi est une mission dont la grandeur est un enjeu narcissique considérable palliant à une structure du moi défaillante. « La blessure, l'insécurité fondamentale, les besoins affectifs profonds, le manque d'estime de soi sont masqués derrière la hauteur de la fonction » écrit Romanens (p 88). Mais il n'est nullement besoin de s'engager dans les ordres pour pallier ces douloureuses problématiques intérieures bon nombre d'entre nous, psychothérapeutes laïcs, se reconnaîtront dans ces quelques lignes.

Le D^r Samson attendait des membres de son équipe un don d'eux-mêmes quasi total. Les modalités de la formation — séances de supervision, rencontres dominicales, enseignement et services cliniques intimement liés — où s'entremêlaient services rémunérés et innombrables heures de bénévolat ont accentué cet état de fait et entraîné un inévitable essoufflement et une défection progressive de ses collaborateurs.

D'autre part, pendant longtemps, les membres de l'I.P.Q. y recevaient, non seulement une formation théorique, mais ils y étaient aussi en psychothérapie; cette situation ne pouvait manquer d'entraîner un climat de tension dû à des résidus transféro-contretransférentiels difficilement liquidables de par le fonctionnement en vase clos de l'équipe. Il ne faut cependant pas oublier que ce genre d'écueil a existé dans l'entourage immédiat de Freud et se retrouve également, à divers degrés, dans les Instituts de psychanalyse.

Le collectif *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, dirigé par le psychanalyste René Kaës, m'a beaucoup aidé dans ma tentative de comprendre les non-dits que je ressentais depuis que j'œuvre à l'I.P.Q. Cet ouvrage illustre de façon magistrale les labyrinthes d'interdits, de difficultés, de souffrances, de paradoxes, de pathologies, d'organisation et de désorganisation auxquels sont confrontés le groupe en tant que tel et les individus qui composent toute institution humaine. Est-il nécessaire de rappeler que tout cadre défini par un regroupement social et ses règles est une tentative de lutte contre l'angoisse de chaque individu du groupe. L'institution, grâce à sa cohésion et son homogénéité, devient lieu de projection d'une image de mère toute-puissante, bonne et gratifiante qui soulage chaque membre de ses angoisses existentielles fondamentales. La figure du leader devient un pôle symbolique paternel, porteur d'une loi donc garant d'humanité. Mais si ce chef devient trop vénéré et glorifié et se prête à ce jeu imaginaire, il déroge à sa fonction et ne soutient plus le droit à la différence et à l'autonomie de pensée des autres membres. L'institution et son leader peuvent ainsi, tendre vers l'enfermement et l'intolérance lorsque les croyances partagées se muent en dogmatismes, les paroles échangées en discours monolithique et l'idéalisation en enkystement.

Depuis cinquante ans, l'I.P.Q. a traversé à maintes reprises des moments difficiles où le lancinant dilemme « Arrêter ou continuer? » était posé; cette interrogation ne peut manquer de rappeler, toutes proportions gardées, la question qui se pose depuis plusieurs années, à l'intérieur et à l'extérieur du milieu psychanalytique « La psychanalyse va-t-elle survivre? ». Lors du colloque « L'avenir d'une désillusion » organisé par la Société psychanalytique de Montréal

en 1997, différents membres de la communauté psychanalytique, aussi bien européenne que nord-américaine, avaient situé plusieurs foyers de crise. La position d'André Lussier, soulignant le danger de sclérose à l'intérieur même des institutions psychanalytiques, et celle de Lise Monette rappelant que toute institution qui n'est pas dans un rapport d'échange et d'ouverture avec sa communauté finit par mourir, me paraissent s'appliquer au défi de la survie de toute institution en général, de celle de l'I.P.Q en particulier.

Pour ma part j'ai besoin de penser que la psychanalyse, processus subversif dynamisant (pour ne pas dire dynamitant) d'écoute, à deux, de ce qui se joue à l'insu de soi, et même malgré soi, est là pour rester. Elle vivra tant que des êtres humains seront prêts à aller au delà de l'apparent, du rationnel, du certain, du rassurant pour se coltiner à l'enfoui, l'irrationnel, l'inconnu, l'effrayant. Quant aux institutions qui la transmettent, je laisse Eugène Enriquez conclure sur une note d'espoir.

« Chaque fois qu'une institution a vécu une crise, a été traversée par la peur de retomber dans l'informe, a laissé libre cours (sans refoulement) à l'agressivité des individus, et chaque fois qu'elle a su qu'elle pouvait mourir et qu'elle s'est préparée à cette éventualité, elle s'est, en fait, donné les moyens de continuer à vivre [...] quand elles [les institutions] ont pu faire de ces difficultés l'emblème de leur renaissance, quand elles ont pu côtoyer l'abîme et le regarder en face, elles ont senti le vent du large les fouetter et elles ont pu continuer à se frayer, avec plus d'humour et d'ironie, donc plus de lucidité, la route qu'elles s'étaient tracée ou trouver de nouvelles voies où s'engager »

Enriquez, E., 1987, *Le travail de la mort dans les institutions, in L'institution et les institutions*, sous la direction de René Kaës, Dunod, Paris, 62-94.

marie-ange pongis-khandjian institut de psychothérapie du québec

77, rue sainte-anne
vieux Québec
qc g1r 3r4

Notes

1. L'expression est de Simone Daymas-Lugassy « Oublieuse mémoire » 1985, *Revue française de psychanalyse*, tome XLIX, n° 4.
2. Ce terme, récusé par mes collègues, fait cependant partie du fil rouge de mon identité, pour des raisons se rattachant à mon histoire personnelle.
3. Elles inspiraient et personnifiaient la danse, le chant, la poésie, la comédie et la tragédie.
4. Entre autres D^r Roméo Blanchet, alors professeur de physiologie à l'université Laval, les médecins-psychiatres Dominique Bédard, Marcel Boisvert, Denis Doyon, Jacques Tellier, Victorin Voyer, les psychologues André Godin, s. j., Paul L'Archevêque, Maurice Meunier, Jean-Marie Raymond, s. j., les travailleuses sociales Thérèse Clapperton, Judith Duclos, Marie-Andrée Durocher, Juliette Milton. S. Thérèse Perreault, i.l.p., Marcelle Thibodeau, licenciée en Sciences Naturelles.

5. L'équipe enseignante de l'époque était formée, outre Henri Samson, de Judith Duclos, Marie-Andrée Durocher, M. l'abbé Jean-Marie Lachance, Marcelle Thibodeau.
6. L'équipe se compose alors, outre le D^r Samson, de Michèle Blanchet-Bouchard, Pauline Dubuc-Tremblay, Claire Dumouchel, Hélène Lavallée, Colette Leblanc, Thérèse Perreault, Jean-Paul Picard, Raymonde Samson-Morin, Donald Smith, Alice Veillette.
7. Malgré (ou justement de par) le fait que cette dernière section de l'historique soit celle que je connais personnellement le mieux pour en avoir fait et en faire encore partie, il m'est difficile de l'élaborer plus longuement. Que celui ou celle qui se sent confortable sur le fil du rasoir de l'éloge ou de la critique de l'équipe où il travaille me jette la première pierre!
8. Dans l'équipe actuelle œuvrent Suzanne Aubert, Michèle Blanchet-Bouchard, Louise Cassista, Cécile Dionne, Pauline Dubuc-Tremblay, Louise Gélinau, Cécile Lafontaine-Dumont, Colette Leblanc de Montréal, Marie-Ange Pongis-Khandjian.
9. Grâce à l'amabilité de Raymonde Samson-Morin.
10. Il se peut fort bien que mon point de vue soit biaisé par le fait que je ne l'ai connu qu'en 1990, alors que l'âge avait accentué ces traits de caractère.

Principales sources de documentation

- Blanchet-Bouchard, M., 1971, Quelques étapes de notre évolution comme thérapeutes, *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 1.
- Blanchet-Bouchard, M., 1972, Une conception dynamique du langage thérapeutique avec illustration clinique, *Études en psychothérapie*, vol. 1, n° 7.
- Blanchet-Bouchard, M., 1973, Une conception dynamique du langage thérapeutique avec illustration clinique, *Études en psychothérapie*, Vol. 2, n° 5.
- Kaës, R., Bleger, J., Enriquez, E., Fornari, F., Fustier, P., Roussillon, R., Vidal, J-P., 1987, L'institution et les institutions. *Études psychanalytiques*, Dunod, Paris.
- Lucidité*, vol. VII, n° 9, mai 1971
- Veillette, A., 1982, *Langage instrument de thérapie à l'I.P.Q.* Essai présenté en vue d'obtenir le diplôme de psychothérapie.
- Romanens, M., 2000, *Le divan et le prie-dieu. Psychanalyse et religion*, Desclée de Brouwer.